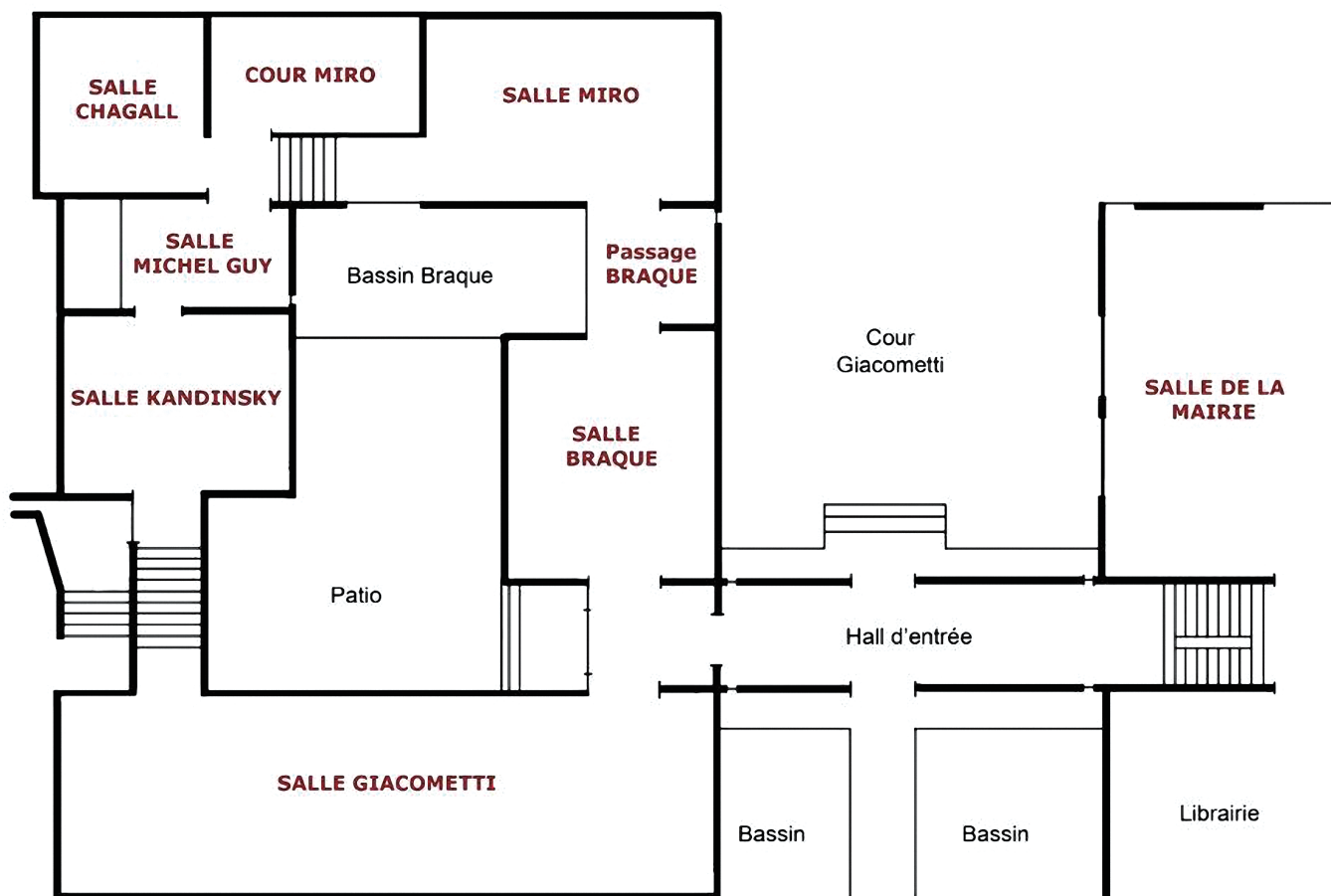


EDUARDO ARROYO

Dans le respect des traditions

1^{er} juillet - 19 novembre 2017

Parcours de l'exposition



La Fondation Maeght propose un parcours thématique d'œuvres réalisées depuis 1964, composé de tableaux célèbres et de peintures inédites dont une série de toiles réalisées spécialement pour cette exposition. Elle présente aussi de nombreux dessins et un ensemble de sculptures. L'accrochage met également en scène des petits théâtres comme celui autour du tableau *l'Agneau Mystique* ou celui du *Paradis des mouches*, royaume des vanités.

« Je ne suis qu'un peintre qui fait beaucoup de choses, qui se balade de l'écriture à la poésie, de la sculpture à la scénographie, pour arriver à la peinture, et peindre avec plus de force ».

Eduardo Arroyo, peintre, dessinateur, sculpteur, cherche un langage approprié à chaque situation. Il porte une attention remarquable au détail et use d'une incroyable habileté technique, d'une fantaisie qui lui est essentielle. Son éclectisme délibéré le conduit à utiliser tous les matériaux capables de traduire son univers. Il travaille autant le graphisme, l'estampe, la sculpture, que la céramique ou l'assemblage de matériaux variés, pour revenir à l'huile et à la toile avec une énergie toujours renouvelée.

« La peinture est en quelque sorte littéraire ; et c'est dans ce sens que je travaille sur des thèmes. Il y a un début, une fin, des personnages, et l'ambiguïté propre aux romans. C'est donc un récit, comme si j'avais écrit une quinzaine de romans... », explique Eduardo Arroyo.

L'ESPAGNE OBSÉDANTE

(salle Braque)

Né à Madrid en 1937, Eduardo Arroyo est un enfant de la Guerre d'Espagne.

Le spectre de ce que sera l'Espagne jusqu'à la mort de Franco, son « Espagne obsédante » a, dans ses tableaux, une présence récurrente. Son œuvre raconte l'exil, traite d'assassinats politiques et d'oppression. Son pays d'origine est toujours présent. Il entretient avec lui des rapports passionnels allant de l'adoration à la haine. Ses toiles, entre réalité et fiction, évoquent, sur un ton dramatique, quelques figures sacrificielles d'exilés comme l'écrivain et diplomate Ángel Ganivet ou encore l'intellectuel José María Blanco White qui prend la forme, dans une série de tableaux, d'un personnage vidé de sa substance, composé plus de vêtements que de corps et observé par les espions de lieu en lieu (Cock Lane, British Museum, Tate Gallery).

L'humanité divisée atteint une intensité déchirante dans le portrait intitulé ***La mujer del minero Perez Martinez, Constantina, llamada Tina es rapada por la policia***. Tina, femme de mineur porte des boucles d'oreilles aux couleurs de l'Espagne. Celles-ci sont également présentes, comme dans certains faire-part, dans l'angle gauche du tableau. Au centre, le visage de cette femme, dont la tête vient d'être rasée publiquement par les Franquistes, pleure et les larmes coulent le long de ses joues. Avec une retenue traduite par une extraordinaire économie de moyens, le peintre crée une icône digne et noble de la douleur dont les origines sont politiques mais aussi ontologiques. Elle est la confrontation avec la mort, sous toutes ses formes, qui ne cesse de ponctuer l'œuvre d'Arroyo.

Le tableau le plus ancien de l'exposition, ***Double portrait de Bocanegra ou le jeu des 7 erreurs***, présente deux toréros peints dans un étrange mélange de « flou » et de précision. Ils sont poings fermés et expriment une violence sourde sous les jets de fleurs qui tombent du ciel. Serait-ce la manne des Dieux qui apprécient leurs passes taurines ? De quelles corridas s'agit-il ? Les angles supérieurs du tableau sont marqués aux couleurs de l'Espagne. Au centre se tient la colonne coupée des cimetières et des tombes symbolisant la fin, la ruine. Ciel bleu badigeonné de blanc, couleurs des œillets et des habits sang et or, il n'y a pas de taureau et pourtant la mort est, au mi-

lieu de l'espace, remuée par la peinture. La mort est ici présence et absence. Serait-elle celle de l'Espagne obsédante ? Elle est à la fois une image d'Épinal et un rêve malade et contrefait où rien n'est à sa place, comme si ses couleurs claires laissaient entrevoir la grimace d'un duel fratricide entre deux semblables, deux figures tragi-comiques en habits de toréador. Le duel, le double, l'ambivalence, l'ennemi intérieur traversent tout l'œuvre d'Eduardo Arroyo.

À la fin de son exil en 1976, Eduardo Arroyo doit se confronter à une Espagne qu'il ne reconnaît plus. Son retour au pays est difficile, traumatique. Il continue de panser les plaies ouvertes dans ses créations. Comme un accès de fièvre lancinant, l'image de l'Espagne revient dans ses obsessions picturales.

CISEAUX ET CRAYONS

(passage Braque ; salle Michel Guy ; salle Kandinsky)

Eduardo Arroyo revendique sa passion pour le dessin, et la place qu'il lui donne nourrit autant sa peinture que l'ensemble de son travail : crayon, aquarelle, pastel, découpage, collage, ... Son œuvre sur papier frappe, tour à tour, par la force, la douceur, la séduction des couleurs et des traits, ou par le graphisme emprunté à la publicité et à la bande dessinée.

Avec la série des ***Ramoneurs***, Eduardo Arroyo tire parti des effets du papier de verre en ton sur ton dans une ambiance sombre, obscure. Arroyo fait du ramoneur un masque, une figure de l'ombre, un être ambivalent, à la lisière du bien et du mal, qui, à la manière d'un gentleman cambrioleur ou d'un justicier, grimpe sur les toits et agit dans le silence de la nuit. Smoking, chapeau haut-de-forme et cravate remplacent les instruments et la tenue de travail habituels. Ce jeu avec les « écarts » et cet art du contre-emploi plongent le personnage dans un théâtre où il devient un clown intrigant, triste et menaçant. L'atmosphère de cette série, proche de celle des films noirs, annonce le cycle des peintures policières ***Toute la ville en parle*** réalisé dans les années 1980 et inspiré du film éponyme de John Ford de 1935. Eduardo Arroyo réalise également une série de dessins intitulés ***La Nuit espagnole*** en hommage à l'œuvre du même nom de Francis Picabia. Il réinterprète l'ambiance énigmatique du célèbre tableau de 1922 du peintre surréaliste représentant deux silhouettes en noir et blanc, l'une mas-

culine et l'autre féminine « criblée » de cibles colorées. Il reprend les positions ambiguës des deux personnages, l'homme levant les bras pouvant évoquer un lanceur de cou-teaux ou un danseur de fandango.

Eduardo Arroyo met en scène dans l'exposition de la Fondation Maeght, une œuvre exceptionnelle intitulée ***Agneau Mystique***. Il réinterprète, au crayon, sur des feuilles de papier, en transposant à taille réelle et en noir et blanc, le retable de *L'Adoration de l'agneau mystique*, polyptique de dix panneaux de bois de la cathédrale Saint-Bavon de Gand, peint à l'huile par les frères flamands Hubert et Jan Van Eyck dans la première moitié du XV^e siècle. Dans les panneaux inférieurs de cette œuvre, à la place de l'Adoration de l'agneau par les fidèles, les anges, les personnages illustres ou anonymes attendant de boire à la fontaine de vie, il introduit la multiplication des mouches, alignées sur deux plans, deux planches d'entomologiste. Elles prennent possession de la totalité de l'espace précédemment consacré à « la Vita nova », symbolisée par l'agneau de Dieu, pour l'emmener vers un autre « paradis », horizontal et sans transcendance. Là encore, vie et mort, art et histoire de l'art, héros et martyrs mènent le bal au cœur de cette réécriture du chef-d'œuvre flamand. Ce paradis des mouches (autre nom pour l'Espagne), avec lequel il s'amuse dans ce tableau comme dans le dessin ***Mistico y moscas***, est récurrent dans son œuvre.

Eduardo Arroyo pratique également, d'une manière intense, l'art du collage. « ***C'est précisément cet aspect sériel, fragmentaire, divisé, ces différences stylistiques, ces mélanges, toute cette incohérence qui constituent, finalement, la cohérence de mon travail*** », affirme-t-il. Ses collages empruntent aux genres littéraires de l'autofiction, du carnet de voyage et du roman noir. Arroyo aime les créatures de l'ombre, mystérieuses, ambivalentes. Il rend ainsi hommage à quelques « as de la cambriole », au boxeur Emile Di Cristo, tout autant qu'à l'architecte et designer finlandais Alvar Aalto, ou encore à Sigmund Freud ...

TOILES RÉCENTES (salle Miró)

« A l'origine, mes tableaux étaient plus anecdotiques, travaillés avec des matières. Avec le temps, je l'ai abandonnée, la matière... C'est vrai qu'il y a eu un changement profond dans mon œuvre. Quand l'Espagne a retrouvé

sa liberté, moi aussi j'ai retrouvé ma propre liberté. Les thèmes de l'espagnolade m'obsédaient moins. Ma peinture est devenue plus douce, plus cryptique, plus ambiguë plus surréaliste. À présent je peins à Paris, je peins à Madrid, et je peins dans ma montagne de Leon, près des Asturies. Ce sont mes trois lieux de prédilection.»

Le parcours de l'exposition propose de découvrir un ensemble de toiles récentes réalisées par Eduardo Arroyo pour cette exposition. On y retrouve son sens aigu de la mise en scène qu'il a, par ailleurs, développé dans plusieurs décors de théâtre à Salzbourg ou à Paris notamment pour Klaus Michael Grüber. En préservant toujours un côté décalé et facétieux, son travail continue d'interroger l'Histoire culturelle, religieuse et politique tout en traduisant son questionnement permanent sur le temps présent. Dans ces toiles colorées aux allures surréalistes, Eduardo Arroyo met en scène ou évoque différentes personnalités : des peintres comme dans **Van Gogh sur le billard d'Auvers-Sur-Oise** ou **Hodler et son modèle**, ou des personnalités du monde littéraire comme les éditrices Sylvia Beach et Adrienne Monnier ou des écrivains, Arthur Quiller-Couch, James Joyce, Miguel de Cervantès et Oscar Wilde avec au cœur le célèbre personnage de son unique roman dans **El retrato de Dorian Gray**.

Dans le diptyque intitulé **Sylvia Beach fête la publication d'Ulysse de Joyce dans la cuisine d'Adrienne Monnier**, Eduardo Arroyo peint ces deux femmes partageant leur vie et leur passion pour les livres. *Ulysse* roman de James Joyce, qui fut interdit aux États-Unis jusqu'en 1931 pour son caractère obscène fut publié dans son intégralité à Paris en 1922 par la librairie *Shakespeare and Company* fondée par l'américaine Sylvia Beach qui partagea sa vie avec la française Adrienne Monnier. Un portrait de Joyce est accroché au mur dans la cuisine d'Adrienne Monnier, rue de l'Odéon. La cuisine est séparée en deux. Adrienne Monnier se transforme en Sylvia Beach, elle devient son double et toutes les deux se regardent en miroir. Les deux femmes se font face, elles fêtent la sortie du livre de Joyce, l'atmosphère est tendue, une lune monte dans l'empyrée de la cuisine. L'astre est bleu comme la mer où navigua Ulysse, le chercheur de passes inventé par Homère et comme la couverture de la première édition en anglais

d'*Ulysse* (l'imprimeur dijonnais Darantière a été obligé de chercher en Allemagne le bleu exigé par Joyce, qui ne cessait de le torturer avec ses innombrables corrections).

Le retour des croisades, grand tableau au fond composé d'un patchwork de paysages multicolores, représente un picador à cheval. Après avoir été fait prisonnier, plongé comme esclave dans le chaudron d'Alger, Cervantès rentre en Espagne. Désireux de rester le chevalier qu'il était, il se tourne vers la littérature, «cette invention qu'il a reçue du ciel en partage et dont il est le plus fier», pour écrire *Don Quichotte*.

James Joyce et Miguel de Cervantès, nous rappellent qu'Arroyo a commencé par être écrivain et qu'il l'est resté, même quand il peint. Un roman dort sous chacune de ses images.

VANITÉS ET MOUCHES (cour Miró)

«La mouche est un animal talisman que j'ai complètement hispanisé, elle fait partie de mes écrits, je l'ai dessinée pour la couverture d'un livre, je l'ai sculptée aussi. Je définis l'Espagne comme «le paradis des mouches», elles sont parfois si nombreuses, cruelles et voraces qu'elles en deviennent inquiétantes.»

Arroyo évoque une Espagne dont l'autre nom est le "Paradis des mouches". Mouches qu'il a choisies comme affiche de cette exposition et pour lesquelles il a construit, dans la cour Miró de la Fondation Maeght, un étonnant petit théâtre où elles volent du sol au plafond, lourdes et lentes, au-dessus de vanités de pierre et dont les murs sont couverts d'un papier peint dont elles sont le motif.

Depuis l'antiquité, la mouche représente, un animal odieux qui peut harceler l'homme et le rendre fou. Elle évoque aussi Belzébuth, dont le nom signifie le «seigneur des mouches», divinité maléfique qui annonce le diable des religions du livre chez les Babyloniens, mais également dans l'Égypte ancienne. On retrouve également chez Eduardo Arroyo le thème des vanités sous la forme de crânes, grosses pierres arrondies par les torrents et marquées aux orbites et à la bouche d'inclusions de plomb.

BERLIN (salle Chagall)

Berlin, où Arroyo séjourne en 1975-76 comme invité dans le cadre d'un programme de résidences d'artistes à la DAAD, Académie des beaux-arts, lui apparaît rapidement

comme une ville fascinante, propre à stimuler sa création. La population retient notamment son attention. Frappé par la dualité de cette ville fantôme, Eduardo Arroyo confronte, dans sa série noire **L'opus berlinois**, la misère du quartier turc de Kreuzberg à un Orient florissant, précieusement conservé dans les musées qui regorgent de vestiges de la civilisation égyptienne. Pour évoquer les quartiers où sont installées des communautés d'immigrés turcs, Eduardo Arroyo cherche à se servir à la fois d'objets, comme les tapis, et de la matière même de la ville, grâce au revêtement en caoutchouc des sols de salles d'attente des gares et des aéroports, séduit par **«le noir de cette matière nouvelle, d'odeur pénétrante et grasse sans conditions»**.

C'est également lors de ce séjour de neuf mois en Allemagne qu'Eduardo Arroyo travaille à la réplique de la *Ronde de Nuit de Rembrandt* (1642) avec sa **Ronde de nuit aux gourdins** revisitée. Encadré par deux panneaux représentant des paysages urbains crépusculaires, son pastiche présente des personnages du célèbre tableau mais, cette fois, portant battes de base-ball, matraques et gourdins remplaçant épées, mousquets, lances et arquebuses des guerriers du XVII^e siècle. Eduardo Arroyo, qui se veut «peintre d'histoire», dénonce ici encore l'oppression et la violence exercées par les régimes totalitaires. Cette période marque un moment particulier dans sa vie et dans son œuvre, avec l'agonie du «Caudillo» qui meurt fin 1975. Ainsi, son séjour dans cette ville qu'il considère, à l'époque, enfermée, emprisonnée et emmurée, s'associera à un sentiment de liberté retrouvée.

«L'idée du tableau mystificateur m'intéressait; en effet, une société bourgeoise finança Rembrandt afin qu'il métamorphosât commerçants et bouctiquiers en héros et en guerriers. Une mystification de l'histoire, comme disait Marx: «La première fois comme drame et la deuxième comme comédie.» Pour pénétrer plus avant dans une œuvre, il faut y ajouter l'ingrédient du drame ou de la farce. C'est exactement le cas de ma peinture, qui est un mélange correctement dosé de drame et d'opérette. L'histoire nous dit qu'en 1715, La Ronde fut découpée pour être transférée de la maison des Arquebusiers à l'hôtel de ville d'Amsterdam, qu'on lui ôta une bande de toile dans

la hauteur et dans la largeur. On la mutila. J'ai voulu restituer au tableau ses parties disparues en augmentant ses dimensions, mais aussi situer dans une rue de Madrid la scène d'une agression à coups de massue et de gourdin. Je réalisai la parabole d'un monde finissant avec la mort de Franco».

Passage Michel Guy et salle Kandinsky : voir le thème « Ciseaux et Crayons ».

LA PEINTURE AU SECOURS DE LA PEINTURE (salle Giacometti)

Les figures de la lutte font partie intégrante de l'univers pictural d'Eduardo Arroyo. Parmi elles, celles de la boxe à laquelle l'artiste voue une véritable passion au point de lui consacrer un cycle d'œuvres dès 1972. La figure du boxeur, « athlète de la survie », renvoie de manière métaphorique au parcours solitaire et combattant du peintre.

Eduardo Arroyo fait référence à un épisode du Livre de la Genèse qui fascina Rembrandt, Gustave Doré, mais surtout Delacroix qui lui consacra sa célèbre peinture **La Lutte de Jacob avec l'Ange**. Chez Arroyo, son interprétation de la lutte de Jacob obligé de se mesurer à l'ange vire au noble art. La lutte de Jacob avec l'ange est un combat semblable à la boxe : « **une danse d'athlètes, d'hommes enlacés dans un corps à corps baigné de sueur, une étreinte réglée par des normes dont il faut tenir compte** », écrit Eduardo Arroyo qui poursuit « **Et la peur du peintre se révèle, il craint qu'à force de chercher des couleurs, des tons, des glacis, la matière de la peinture devienne boue, fange, vase pestilentielle. D'un côté Jacob attaque l'Ange, de l'autre Delacroix lutte contre la peinture tout en sachant qu'il perd peu à peu cette bataille quotidienne contre les verts : vert Véronèse, vert bouteille, vert mer, vert-noir, et dans l'obscurité croît le poison du vert-de-gris.** »

Cette passion pour les styles et les effets de peinture se retrouve dans le tableau intitulé **Dans le respect des traditions**, titre de l'exposition choisi par Arroyo, où le même paysage est traité par quatre « à la manière de » : à la manière d'une peinture de nature du XIX^e siècle, disons à la « Corot », puis à la façon du pointillisme, du post-cubisme hollandais ou encore de l'expressionnisme.

Ce « divertissement » indique que la peinture peut tout. Elle peut nous convaincre de la vérité d'un sujet ou d'un point de vue mais elle n'est aussi qu'un jeu avec les « manières », avec ce plaisir de leurrer et de faire expérimenter « le peu de réalité » du monde. Eduardo Arroyo utilise le vrai et le faux, non pas pour son seul goût de jongler avec l'illusion mais pour formuler un sens qu'il veut funambule. Il associe la conviction au doute, la croyance à la dérision. Il est, par cet équilibre instable, un des plus proches héritiers de la pensée et des attitudes de Francis Picabia.

FIGURE PAYSAGE MARINE

(salle Michel Guy ; salle Giacometti)

Pionnier de la figuration narrative, Eduardo Arroyo s'interroge sur le récit pictural. Ses toiles traitent de la vie, du monde et de toutes les images qu'il capte au quotidien. Il bouscule les schémas habituels et il joue avec les notions d'histoires, de contes, de paraboles. Avec toujours cette touche d'incongruité propre à l'artiste, l'huile sur toile **La Guerra de dos mundos**, dans l'esprit des comics des années 1960, oppose un Mickey enchaîné, symbolisant la jeune Amérique, à un âne porteur des cultures ancestrales de la Méditerranée. Pour Arroyo, la peinture est la prière du peintre. Ici encore, il nous fait part de sa lutte avec l'ange. Le tryptique **Yanek Walzak**, consacré à l'ex champion de France welter qui combattit notamment Cerdan, Dauthuille, Ray Sugar Robinson, évoque la danse du boxeur, sa position de combat, les mains levées, et la tristesse des gants raccrochés. Ces analogies entre la vie et le combat, le désir et la folie, le pouvoir et l'amour, se retrouvent dans le tableau qu'il consacre à Boris Godounov, en hommage à Klaus Michael Grüber.

WINSTON CHURCHILL ET LA REINE D'ANGLETERRE (salle Giacometti)

Thème récurrent dans son œuvre depuis les années 1960, Eduardo Arroyo fait du portrait, souvent dressé à charge, un genre privilégié de ses images moqueuses et critiques. Ses tableaux sont peuplés de personnages familiers comme de leurs doubles. L'artiste espagnol y détourne le genre classique de l'autportrait et du portrait en figurant de « vrais » sujets affublés de « faux » traits, de « faux » visages. Leur préférant des « masques » dévoilant l'intériorité des

personnages aux représentations psychologiques ou historiques. Personnages fictifs ou réels, anonymes ou célèbres, Eduardo Arroyo orchestre un véritable jeu de rôles, de masques et de travestissements. On retrouve en effet dans ses mises en scène théâtrales et métaphoriques, bon nombre de personnages historiques (la reine d'Angleterre, Cléopâtre, Bonaparte...), des hommes politiques comme Winston Churchill représenté assis de dos dont on reconnaît l'imposante stature mais en position de peintre sur son pliant, accompagné par ailleurs de céramiques évoquant les ingrédients et la palette de l'artiste Winston Churchill. Pour attaquer les « grotesques » de notre temps, il se délecte d'une mise en scène du vide comme dans **Le Meilleur cheval du monde**, portrait équestre d'Elisabeth II présentée anonyme, le visage « dévoré » par la peinture.

SAINT BERNARD ET PONT D'ARCOLE (salle Giacometti)

L'artiste espagnol désacralise également certaines grandes personnalités. Il les figure de façon totalement libre offrant ainsi des interprétations comme pour Napoléon Bonaparte ou pour la série **Pont d'Arcole** qui propose un double sens. Napoléon Bonaparte, le vainqueur du pont d'Arcole représenté héroïquement dans tous les manuels d'Histoire est caricaturé par Arroyo grâce à des formes anamorphosées. Il y a ici l'image stéréotypée du vainqueur.

SCULPTURES (salle Giacometti)

La Fondation présente un ensemble de sculptures de bronze et de pièces uniques faites de divers matériaux qui permettent d'embrasser de façon presque exhaustive une part assez peu connue en France de l'œuvre d'Eduardo Arroyo. Cet ensemble de sculptures fait surgir comme dans des hallucinations, des jeux, des rêveries, de nombreux personnages qui, par association, font partie du théâtre imaginaire d'Eduardo Arroyo : Mickey et Donald, la Dama de Baza, la princesse de los Ursinos, Frida Kahlo, mais aussi d'étonnants personnages hybrides, Dante-Cyrano de Bergerac, Tolstoï-Bécassine, juste qu'à la dernière sculpture de l'exposition, dans l'atrium, **Unicornio de Laciana**, créature bestiale, inquiétante qui exprime, à la fois, le taureau et les monstres que Goya rêvait de voir disparaître à l'aube.

1937

Naissance d'Eduardo Arroyo à Madrid le 26 février, en pleine guerre civile espagnole. Après des études primaires et secondaires au Lycée français puis à l'*Instituto de Nueva Señora de la Almudena*, il entre à l'École de journalisme.

1958

Il s'exile à Paris. Il y arrive avec l'intention de se consacrer au journalisme, mais très vite, il décide de peindre.

1959

Rencontre avec le galeriste Georges Detais.

1960

Il participe au Salon de la jeune peinture, refuse les dogmes artistiques autant que l'arbitraire politique.

1963

Présentation à la 3^{ème} biennale de Paris de *L'abattoir*, conçu en collaboration avec Biass, Brusse, Camacho, Pinoncelli et Zlotykamien.

1965

Il devient l'un des principaux acteurs du mouvement baptisé «Figuration narrative» après sa participation à l'exposition du même nom en octobre 1965. Exposition présentée à la galerie Creuze à Paris et organisée par le critique Gérald Gassiot-Talabot; où l'œuvre collective (suite de huit tableaux) d'Allaud, Arroyo et Recalcati, *Vivre et laisser mourir ou la fin tragique de Marcel Duchamp*, fait scandale.

1967

Mars: exposition «Aillaud, Arroyo, Recalcati» à la galleria Mendoza, Caracas. Les trois artistes voyagent au Venezuela, au Mexique, à New York.

Avril: Participe à l'exposition «Bande dessinée et figuration narrative» organisée au musée des arts décoratifs à Paris.

Septembre: 5^{ème} biennale de Paris.

Novembre: «Eduardo Arroyo, Miró refait ou les malheurs de la coexistence» à la galleria Il Fante di Spada, Rome.

1968

Mai: participation aux événements de mai à Paris et à la production d'affiches politiques au sein de «l'atelier populaire» de l'Ecole des Beaux-Arts.

Juillet: installation à Milan.

1969

La réalisation des décors d'*Offlimits* présenté au Piccolo Teatro de Milan signe la première d'une longue série de collaborations avec le metteur en scène Klaus Michael Grüber.

Décembre: «Sur le thème de Churchill peintre» à la galerie Withofs, Bruxelles.

1970

Vit à Rome jusqu'en septembre.

Octobre: «30 anni dopo» présentée à la galerie Arte Borgogna, Milan sur le thème de l'Espagne franquiste. Itinérances en 1971 à l'Arc, Paris, et au Kunstverein de Francfort.

1971

Voyage à New York et rencontre Saül Steinberg.

1973

Rencontre Karl Flinker.

Retour à Paris et installation à La Ruhe.

Parution de *Il poi viene prima* (Milan: Feltrinelli) édité en français en 1974 sous le titre *Trente-cinq ans après* (Christian Bourgois).

Février: exposition «Opere operette» à la galleria Arte Borgogna, Milan, dans laquelle il présente la série des boxeurs intitulée *La forza del destino*.

Octobre 1974

Arroyo est arrêté en Espagne où il se rendait pour préparer la biennale de Venise. Expulsé en novembre; la France lui accorde le statut de réfugié politique.

1975-76

Il s'installe à Berlin Ouest à l'invitation de la DAAD, Académie des beaux-arts, pour une résidence de neuf mois. Il travaille à une seule peinture réalisée d'après *La Ronde de nuit* de Rembrandt et réalise ses premiers reliefs en caoutchouc.

Janvier 1977

Première exposition personnelle en Espagne depuis 1963, galerie Maeght à Barcelone.

Avril 1977

«Mythologies quotidiennes II», exposition de groupe présentée à l'A.R.C., musée d'art moderne de la ville de Paris.

Juin 1978

Participe à la Documenta 6, à Kassel.

1980

«Ramoneurs», exposition personnelle à la galerie Maeght, Zürich.

1982

Rétrospective «Eduardo Arroyo, 1962-1982, 20 ans de peinture», Salas Ruiz Picasso, Madrid; Centre Georges-Pompidou, Musée national d'art moderne, Paris.

Arroyo n'a pas renoncé à l'écriture. Il est l'auteur de la biographie «Panama Al Brown», qui est un prolongement de son intérêt pour la boxe, manifeste dans sa peinture.

1984

Exposition personnelle au Guggenheim museum, New York.

1986

Première de sa pièce *Bantam* au Residenz Theater de Berlin, mise en scène K.M. Grüber.

Exposition à Madrid, Fundación Santillana où est présentée la série *Madrid-Paris-Madrid*.

1988

Mai: exposition «Berlin, Tanger, Marseille» au musée Cantini, Marseille.

Octobre: exposition «Arroyo Malakoff» à la galerie de France, Paris, où est présentée la série des Carmen Amaya.

1989

Parution de l'anthologie de textes d'Arroyo, «Sardines à l'huile» (aux éditions Plon).

1993

Le musée des Beaux-Arts de Bilbao organise «Grandeur nature» où sont exposées exclusivement des toiles de grand format.

1995

Arroyo représente l'Espagne avec le sculpteur Andreu Alfaro à la 46^e biennale de Venise.

1997

Le Musée olympique de Lausanne expose, en même temps que ses tableaux consacrés à la boxe, sa *Suite Senefelder and Co* en hommage à Aloys Senefelder; cette suite est constituée de 102 estampes réalisées à partir de vieilles pierres lithographiques abandonnées dans plusieurs ateliers européens.

1998

Le Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía de Madrid organise la première exposition rétrospective de son œuvre en Espagne.

1999

La galerie Louis Carré & Cie présente pour la première fois le travail d'Eduardo Arroyo sous le titre «Chapitres». À cette occasion sont montrés *Le Martyre de Saint Sébastien* et *Le Jour que Richard Lindner est mort*. Il crée les décors de *Tristan et Yseult*, mise en scène de K.M. Grüber, festival de Salzbourg.

2003

Toujours à la galerie Louis Carré & Cie, deuxième exposition de l'artiste constituée de toiles peintes cette année-là tandis que commence l'exposition itinérante du cycle Art espagnol pour l'étranger qui montre son œuvre en Hongrie, puis tout au long de l'année **2004** en Roumanie, en Russie et au Luxembourg.

2004

Arroyo rédige l'ouvrage, « Dans des cimetières sans gloire – Goya, Benjamin, Byron-boxeur », publié chez Grasset.

Pour Eduardo Arroyo, écriture et dessin s'harmonisent, ainsi il accompagne volontiers les écrits pour lesquels il a de l'intérêt : des « Oraisons funèbres » d'André Malraux, aux ouvrages de Juan Goytisolo, ou à Ulysse de James Joyce viendra s'ajouter La Bible en deux volumes avec ses 200 illustrations, publiée par Círculo de Lectores.

2005-2006

La galerie Louis Carré & Cie expose une sélection de dessins, fruit de 45 années de travail, qui met une fois de plus en évidence l'efficacité de son trait. Cette même année, l'Institut Cervantes organise une exposition itinérante qui présentera jusqu'en **2006** dans quatre de ses centres européens, 50 portraits d'écrivains réalisés avec différentes techniques.

Arroyo poursuit un travail de scénographe depuis 1969, particulièrement avec Klaus Michael Grüber. L'année **2005** verra la reprise de l'œuvre de Leos Janáček « De la maison des morts », à l'Opéra-Bastille de Paris puis au Teatro Real de Madrid. « Doktor Faust » de Busoni a été donné à l'Opernhaus de Zürich, en **2006**, tandis que cette même année, leur mise en scène de Boris Godounov de Moussorgski était créée au théâtre de la Monnaie à Bruxelles, puis donnée à Strasbourg, Mulhouse et Madrid l'année suivante.

2007

Les toiles exposées à la galerie Louis Carré & Cie constituent, sous le titre « Correspondances », un vibrant hommage à Fernand Léger.

2008

L'IVAM de Valence expose les toiles de grand format et les sculptures, essentiellement de pierre et de fer, réalisées depuis dix ans.

2009-2010

Les éditions Taurus de Madrid et Círculo de Lectores de Barcelone, ont publié « Minuta de un testamento », mémoires dans lesquelles les éléments autobiographiques se mêlent aux observations, commentaires et anecdotes parfois nostalgiques, souvent sarcastiques qui prennent pour cible les conventions et autres conformismes de nos sociétés contemporaines, sans épargner la bureaucratie culturelle omniprésente et étouffante à laquelle Arroyo réserve ses

traits les plus acérés. La traduction française de ce testament littéraire aux allures de vagabondage autobiographique a été publiée en 2010 par les éditions Grasset sous le titre « Minutes d'un testament ».

2012

Parallèlement à l'exposition « Bazar », qui a réuni livres illustrés, objets scénographiques, pièces éditées à faible tirage et œuvres uniques, le Círculo de Bellas Artes de Madrid produit un film en noir et blanc de 24 heures : « Arroyo. Exposición individual », consistant en un long dialogue filmé entre l'artiste et Alberto Anaut, fondateur du festival de photographie PHotoEspaña.

Le polyptique de la cathédrale Saint-Bavon de Gand, peint à l'huile par les frères Van Eyck dans la première moitié du XV^e siècle, interroge Eduardo Arroyo si fortement qu'il entreprend d'interpréter le retable de *L'Adoration de l'agneau mystique* au crayon graphite sur des feuilles de papier dont les dimensions sont identiques à celles des dix panneaux de bois originaux. Cette transposition en noir et blanc réalisée entre 2008 et 2009, après avoir été exposée à Barcelone puis au musée des beaux-arts de Besançon, est montrée de juillet à septembre **2012** au musée du Prado qui la présente dans une salle recréant l'atmosphère d'une chapelle et l'accompagne de *La Fontaine de la grâce* issue de l'école Van Eyck, comme un autre contrepoint contemporain du polyptique en l'occurrence. Ce travail singulier a donné lieu à un ouvrage coédité par Maeght éditeur et le Prado.

Il est clair qu'Eduardo Arroyo revendique son obsession pour le dessin, et la place qu'il lui donne nourrit autant sa peinture que l'ensemble de son travail sur papier. C'est ainsi qu'il s'est approché de l'estampe numérique au Studio Bordas où il a réalisé en **2012** le deuxième volume du « Dictionnaire impossible » qui diffère du premier tant par sa technique que par son format ou le nombre de ses définitions (en 1997 Eduardo Arroyo invente une suite de lithographies pour les cinquante premières entrées du dictionnaire Larousse).

2013

Les volumineuses sculptures « tatouées » de céramique, commencées en 2010, sont présentées à la Fondation Juan March à Palma de Majorque et au Museo de Arte Abstracto Español de Cuenca, en même temps que des portraits peints à l'huile et des collages

photographiques issus de la longue confrontation d'Eduardo Arroyo avec ce médium. L'exposition s'intitule « Eduardo Arroyo: Retratos y retratos ».

Rappelant l'intérêt d'Eduardo Arroyo jamais démenti pour le dessin, la galerie Álvaro Alcázar de Madrid présente, en novembre **2013**, une exposition anthologique de crayons de couleur sur papier.

2014

Exposition à la galerie Louis Carré & Cie, Arroyo déclare : « **La parole est à la peinture. Avec une trentaine de tableaux peints au cours des deux années précédant cette neuvième exposition dans la galerie parisienne, resurgissent le perpétuel va-et-vient entre Paris et Madrid, les souvenirs et les regards perdus.** »

Exposition d'une sélection de portraits, 30 eaux fortes et lithographies de 1990 à 2000 : « Rastros/Rostros en la obra gráfica de Eduardo Arroyo », à l'Institut Cervantes de Tokyo.

À l'occasion de sa ré-ouverture le musée Estrine, à Saint-Rémy-de-Provence, inaugure ses nouveaux espaces, en consacrant sa toute première exposition à Eduardo Arroyo, intitulée « *La Nuit espagnole* », en hommage à la célèbre œuvre de Francis Picabia.

2015

« La force du destin », Hôtel des Arts, Toulon, retrace l'ensemble de sa carrière depuis les années 1960.

Eduardo Arroyo et Fabienne Di Rocco organise une exposition autour de la relation entre la littérature et la peinture, « L'atelier de Saint Jérôme » à Casa del Lector, Mataro de Madrid.

2016

« La Suite Senefelder & Co de Eduardo Arroyo visita el despacho de Ramón Gómez de la Serna », Museo de Arte Contemporáneo, Sala Despacho de Ramón Gómez de la Serna, Madrid. Exposition complète de la série, 102 tirages réalisés de 1993 à 1996 consacrée à l'auteur de la lithographie Aloys Senefelder.

2017

Année du 80^e anniversaire de l'artiste, la Fondation Maeght propose, « Dans le respect des traditions », un parcours thématique d'œuvres réalisées depuis 1964 et composé de tableaux célèbres comme de peintures inédites, ainsi qu'une série de toiles réalisées spécialement pour cette exposition.